



ARTS

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

Les Noirs de Marfaing
Peinture

André Marfaing
| Jusqu'au
28 octobre, galerie
Berthet-Aittouarès,
Paris 6^e,
tél. : 01 43 26 53 09,
et Galerie
Protée, Paris 6^e,
tél. : 01 43 25 21 95.
Et du 23 nov. au
26 mars au musée
des Beaux-Arts
de Quimper (29),
tél. : 02 98 95 45 20.

Dans *Le Temps retrouvé*, dernier volume de *La Recherche*, le narrateur trébuchant sur des pavés disjoints sent ressurgir en lui une sensation identique et ancienne qu'il parvient à identifier comme celle qu'il avait éprouvée jadis à Venise en s'entravant dans deux dalles du baptistère de la basilique Saint-Marc. De la rencontre de ces deux sensations, passée et présente, qui lui permettent, dit-il, d'accéder à la vérité, Marcel Proust élabore sa théorie esthétique. « *A tout moment, écrit-il, l'artiste doit écouter son instinct, ce qui fait que l'art est ce qu'il y a de plus réel, la plus austère école de la vie et le vrai jugement dernier.* » Comme Cézanne, qui préconise l'oubli au profit de la sensibilité, Proust place l'instinct qui « *dicte le devoir* » au-dessus de l'intelligence qui « *fournit les prétextes pour l'éluder* ».

André Marfaing, ou la recherche de la lumière, dans une peinture de plus en plus épurée.

Ce que Proust nomme l'instinct est notre « *réalité intérieure* », l'absolue singularité de chaque être, sa vision du monde. Il faut s'y soumettre. « *Tous ceux qui n'ont pas le sens artistique, note-t-il, c'est-à-dire la soumission à la réalité intérieure, peuvent être pourvus de la faculté de raisonner à perte de vue sur l'art* » (on ne peut que conseiller aux actuels suiveurs de Duchamp de méditer cette phrase). Mais il faut du courage pour se soumettre à soi-même, pour ne pas obéir à l'envie d'adopter le modèle dominant.

André Marfaing fut de ceux-là, un artiste intègre et courageux. Il est mort trop tôt, en 1987, à l'âge de 61 ans. Il fut un peintre abstrait – si tant est que la représentation de la lumière (ou « *peindre sur la lumière* », disait le poète Edmond Jabès) soit une abstraction. Il utilisa surtout le noir et le blanc, en y ajoutant parfois une couleur (un bleu); dans les années 1960, il continue d'une façon expressionniste, dessinant dans la matière épaisse d'un geste fougueux des signes gris mystérieux (on rattache alors son œuvre à celles de Hartung, de Soulages ou de Mathieu); puis, des années 1970 jusqu'à sa mort, dans une peinture sans épaisseur, de plus en plus minimaliste et épurée.

La dernière période est la plus passionnante. Les tableaux sont faits d'aplats noir mat de peinture acrylique sur du papier marouflé sur toile. Ces

aplats laissent des plages non peintes, blanches, parfois réduites à une étroite bande verticale. On pense aux zips de l'Américain Barnett Newman (1905-1970), mais les déchirures de Marfaing, si peu géométriques, imparfaites, inégales, encore animées par l'expressionnisme passé qui en tempère l'austérité, apparaissent plus proches des toiles incisées de Lucio Fontana (1899-1968). Ces trois artistes peignaient la lumière. Dans l'œuvre d'André Marfaing, cette lumière naît, souvent éblouissante, du contraste violent entre le noir mat et le blanc, pareille à celle du soleil que diffusent dans les sombres salles capitulaires les fenêtres étroites des abbayes romanes.

« *Le noir et le blanc me semblent avoir le caractère de simplicité, d'absolu et de rigueur qui me convient* », écrivait le peintre qui ajoutait : « *La lumière me touche plus que la couleur.* » Ce choix obéit donc à une nécessité dont l'origine se trouve dans la sensibilité singulière de l'artiste (un cistercien contemporain). Il définit, avant même l'œuvre, la personnalité d'un homme animé par une haute spiritualité. Il l'était à ce point que son choix de l'abstraction lui fut dicté par la crainte que le sujet du tableau ne vienne troubler sa réalité intérieure. Il s'y est soumis. « *L'aventure n'est pas de partir avec les autres. Mais de rester seul* », disait-il aussi ●

